

JE VOUS ÉCRIS, MAMAN

JEAN-MARIE MONTALI

JE VOUS ÉCRIS, MAMAN

Mozart, De Gaulle,
Baudelaire, Hemingway...
leurs plus belles lettres

Textes rassemblés par
Anne de Marnhac et Jean-Marie Montali

Éditions de La Martinière

Remerciements

À Hervé de La Martinière, pour sa confiance
À Tessa Destais, pour son amitié
À Anne de Marnhac, pour ses recherches
À Brigitte Lepage, pour sa relecture

Pour les lettres d'enfants et certaines lettres atypiques,
nous avons pris le parti de conserver l'orthographe et la syntaxe d'origine.

ISBN : 978-2-7324-5927-1

© 2007, Éditions de La Martinière,
une marque de La Martinière Groupe, Paris, France
© 2013, pour la présente édition
Connectez-vous sur :
www.lamartinieregroupe.com
Dépôt légal : mai 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À la mère de mes enfants

Et à la mienne

Introduction

Dans sa divine profondeur, l'amour entre un enfant et sa mère reste une énigme inaccessible à la raison. Est-ce parce que, à l'image de Dieu, la mère détient le don de la vie ? On l'adorait déjà avant les prophètes et les Livres saints, déesse mère, symbole de la sécurité, de la satiété, de la tendresse et de l'amour. Les seins sont lourds ; le nombril est saillant ; sur le ventre, la peau est distendue : ces figurines ont été exhumées près d'urnes funéraires, lors de fouilles archéologiques autour de sépultures datant de la protohistoire. Elles représentent très certainement des femmes ayant enfanté. Ainsi, de l'Europe à l'Asie, il y a quatre mille ans déjà, nos ancêtres de l'âge du bronze vouaient un culte à la génitrice, qui assurait, dans la douleur, la perpétuation de l'espèce. Faut-il voir dans cette vénération de la mère le premier monothéisme ? Cette interprétation est très discutée. Il n'en reste pas moins que les religions, quelles qu'elles soient, attachent une grande importance à la maternité et lient parfois le symbole au sacré. Par exemple, les métaphores associant Dieu ou l'Église à la mère et le croyant au petit enfant sont fréquentes dans la tradition chrétienne. Un proverbe juif affirme, quant à lui, que « Dieu ne pouvant être partout, alors il a créé la mère ».

Une idée, en tout cas, semble mettre à peu près tout le monde d'accord : les sociétés anciennes ont connu une très longue période de matriarcat. Le modèle patriarcal ne s'est imposé que peu à peu. Et ce sont les Grecs, en donnant à l'homme la puissance et l'autorité, qui ont introduit une véritable séparation des rôles et des devoirs du père et de la mère. Lui, il participe à la vie de la cité ;

elle, elle s'occupe du foyer, réduite, ou peu s'en faut, à sa seule fonction nourricière – un modèle installé pour des siècles et dont l'une des nombreuses conséquences est d'éloigner l'enfant de son père, cet être tout-puissant, supposé être imperméable à la tendresse, retranché derrière la double muraille du pouvoir et de la force. La douceur et la compassion, depuis que l'homme marche sur ses pattes arrière, c'est l'affaire de la mère. Au fil du temps, les mentalités changent, bien sûr, mais cette évolution est bien lente, et ceux que l'on appelle désormais les nouveaux pères ou les papas poules ont quelques milliers d'années de retard. Alors, bon courage!

En dépit des fluctuations culturelles et des ambitions paternelles, une chose reste immuable : c'est l'éternelle histoire de notre premier amour, celui vécu avec notre mère. Peu importe ce que l'avenir nous réserve, aux uns ou aux autres! Cette expérience-là est unique et fondamentale. C'est là-dessus que, de génération en génération, l'humanité se construit.

Je n'ai évidemment pas la naïveté de croire que les relations entre une mère et son enfant reflètent toujours une harmonie heureuse, étale. Les tempêtes existent. Elles sont parfois terribles. Petits abandonnés, maltraités, mal aimés. Enfance bafouée, mais aussi des mères rejetées, humiliées, méprisées. Peut-on se bâtir un avenir heureux, lorsque les fondations mêmes de la personnalité – la confiance, la tendresse – sont lézardées? Un homme peut-il aimer une femme, saura-t-il la respecter, si ses premières sensations avec la première femme de sa vie sont un échec?

En feuilletant ces pages, le lecteur trouvera davantage de lettres de garçons que de filles. Peut-être parce que les femmes n'ont eu que très tard accès à l'éducation. L'explication, toutefois, est un peu courte pour être tout à fait satisfaisante. Il semblerait surtout, une fois le complexe œdipien résolu, que les liens unissant les fils à leur mère – dénués de toute rivalité sexuelle – restent d'une force incomparable. Un homme en pleine force de l'âge peut, face à sa mère, redevenir un petit garçon. Un exemple? Patton, le général Patton, héros de la Seconde Guerre mondiale, guerrier par nature et par goût, fort en gueule et peu suspect d'incontinence sentimentale, écrit pourtant cette lettre à sa mère décédée: « Maman,

chérie, j'ai toujours voulu te prouver mon amour par des prouesses. C'est peut-être puéril, mais je crois que tu comprendras. Je t'ai toujours aimée, et je t'aime beaucoup¹. » En trois lignes à peine, tout est dit. On trouvera également très peu de courriers anciens, même si le plus vieux document postal que l'on connaisse, découvert en Égypte, date de 255 av. J.-C. Malheureusement, les lettres ne résistent pas au temps. Elles sont détruites, égarées, grignotées par les ans ; elles tombent en poussière, poussière de mots, pulvérisation de sentiments. Envolées.

Il existe une autre cause à la rareté des billets anciens. Pendant des siècles, l'éducation était réservée à une toute petite élite – essentiellement masculine, d'ailleurs. Le peuple, lui, ne savait ni lire ni écrire, ou si peu et si tard. La correspondance était donc inhabituelle. De même, il est très difficile de trouver des lettres écrites par des auteurs originaires du tiers-monde. Dans ces pays accablés par la misère et ravagés par mille fléaux, la seule question qui se pose – depuis trop longtemps – est celle de la survie. Dans ces conditions, l'alphabétisation n'est pas une priorité, mais un luxe réservé aux rares privilégiés qui peuvent se l'offrir.

A contrario, on se procure très aisément des documents récents : chaque année, les services postaux acheminent plus de... 400 milliards de lettres ! Mises bout à bout, elles couvriraient deux cents fois la distance de la Terre à la Lune².

On peut en revanche craindre que l'âge d'or de la correspondance familiale soit déjà derrière nous, balayé par la révolution des moyens de communication et par la tyrannie de l'immédiateté. Nos sociétés, impatientes, ne savent plus attendre. Le téléphone, Internet, les SMS transmettent des nouvelles instantanément. Réponse sur-le-champ exigée ! On communique incontinent, l'espace n'existe plus. Dans le monde, en 2005, 130 milliards d'e-mails ont été envoyés chaque jour, et chaque jour aussi plus de 1 milliard de textos.

C'est dommage. La correspondance électronique exige une

1. Lettre publiée dans *L'Express* daté du 26 avril 2001. Article de Claire Chartier.

2. Chiffres issus d'une enquête réalisée par l'Union postale universelle.

expression minimaliste. Le style est phonétique. On va à l'essentiel. Sur une feuille de papier, les âmes et les cœurs se livrent plus facilement. On offre des mots joliment tournés. L'enfant qui écrit une lettre à sa mère y met parfois, comme pour s'en débarrasser, ses peines, ses peurs, ses regrets, ses douleurs et ses colères. Ce sont alors des lettres excessives, indécentes et injustes. D'autres fois, au contraire, lignes légères et joyeuses, il n'est question que de bonheur.

Et puis il y a toutes ces lettres banales, qui ne disent rien ou pas grand-chose... Elles sont pourtant inappréciables, car, au fond, n'expriment-elles pas que « malgré l'éloignement, malgré la séparation, tu es toujours avec moi car je pense à toi » ?

Je vous écris de... *tout mon cœur*

Il y a quelque chose d'indéfinissable, de surnaturel – de divin ? – peut-être, dans les liens qui unissent un enfant à sa mère. Ils sont l'amour. C'est-à-dire l'amour absolu que rien ni personne ne peut entamer. Un amour qui se nourrit de la présence de l'autre, bien sûr, mais qui sait aussi s'en passer : lorsque la mère est absente pour telle ou telle raison de la vie de l'enfant, lorsqu'elle est présente, mais d'une façon maladroite, distante ou mal aimante, l'enfant magnifie alors son image. Il l'aime, malgré tout – c'est-à-dire qu'il en aime l'idée. Elle devient une déesse qu'il célèbre et adore. Car si un enfant peut vivre sans sa mère, le plus souvent il ne peut exister sans amour pour elle.

L'enfant est né. La jeune femme le tient contre elle, dans ses bras, et deux cœurs battent à l'unisson. Le petit est nu, fragile et désarmé, tellement innocent. Elle le serre contre sa poitrine, mais pas trop fort, et il se blottit entre les mains tutélaires, contre le sein de la jeune mère. Jamais, adulte, il ne connaîtra un tel bonheur, une telle volupté, un abandon si tranquille et si sûr. Romain Gary l'a écrit : « Avec l'amour maternel, la vie vous fait à l'aube une promesse qu'elle ne tient jamais¹. »

L'enfant a grandi. Elle le prend par la main, il vacille et trébuche comme si sa petite tête pourtant trop grosse l'entraînait malgré lui vers l'avant. Elle le retient, l'accompagne dans sa maladresse. Elle est son équilibre. Ils rient tous les deux : elle rit avec l'enfant, mais l'enfant, lui, rit avec son Créateur.

Les jours passent, et les mois. Elle réchauffe le biberon, souffle sur la cuillère, chasse les fantômes, essuie une larme – perle d'ange qui roule sur la joue et qu'elle ramasse d'une caresse. Elle entend le premier mot, deux syllabes de rien du tout qu'elle accueille avec un double battement de cœur : « Ma-man », bien sûr.

Elle console, elle rassure, elle encourage, elle s'inquiète et tremble de la fièvre de l'enfant. Avec une infinie patience, elle lui dévoile un monde qu'il découvre à petits pas plein de mystères et d'ombres. Et quand ce monde-là est trop effrayant, trop hermétique ou trop énigmatique, il lève les yeux vers sa mère pour retrouver son univers, tout son univers, là où rien de mal ne peut lui arriver, jamais.

1. Romain Gary, *La Promesse de l'aube*.

Il n'y a que les enfants et leurs mamans qui savent aimer de cette façon, c'est-à-dire d'un amour absolu qui donne et n'attend rien en échange. Le petit découvre en vieillissant que l'amour est un sentiment capricieux et imprévisible, sujet aux changements. Il varie avec le temps, l'humeur, l'âge; il s'adapte aux rencontres, épouse les situations, tantôt sage, souvent fou, il fait parfois souffrir ou, au contraire, apaise le cœur aussi bien que l'âme. Il fait vivre, mais il peut tuer. Si, pour parler d'amour, le langage emploie des métaphores guerrières où il est question de « conquêtes » et de « cœur à prendre », c'est que l'homme amoureux est un stratège en campagne, un général à la bataille, un conquérant de Troie. Hélène est sa récompense.

Quant aux femmes, elles règnent sur le désir de la moitié de l'humanité...

Mais l'amour que les mères et les enfants se portent l'un à l'autre n'est pas soumis à de tels mouvements ni à de telles manœuvres. Il est là depuis le premier jour, c'est tout. Évident, animal, incorruptible, inaltérable, solide. Lorsque, avec l'âge, le cœur prend des rides, cet amour-là ne change pas. Bien sûr, il ne s'exprime plus de la même façon : il est plus discret, par pudeur. Paul Léautaud le regrette, d'ailleurs. Écoutez-le, lorsqu'il s'adresse à sa mère, cette marâtre qui, pourtant, l'a très tôt abandonné et qu'il retrouve des années plus tard, indifférente, presque cruelle. La lettre est datée de 1901. L'écrivain est alors âgé de vingt-neuf ans : « C'est ma faute aussi ; j'ai gardé un cœur sensible à l'extrême, quand je vous embrassais c'était encore un peu le petit garçon que j'ai été qui s'émotionnait en moi et j'aurais voulu le redevenir pour tenir plus entièrement dans vos bras. »

L'enfant a grandi, le voilà adolescent. Et déjà il devine que la vie est ainsi faite qu'un jour, en quelque sorte, il lui faudra trahir celle grâce à qui il a commencé à aimer. Madame de Staël, alors qu'elle a treize ans, dans un courrier posté en 1779 : « Jamais, ma chère maman, quelle que soit ma destinée, je ne trouverai de bonheur aussi pur que celui que je goûte maintenant ; en grandissant j'obéirai à un nouveau maître et je n'aurai jamais pour lui le quart de la tendresse que j'ai pour vous... »

Les mois passent, puis des années et d'autres encore. L'enfant est devenu un adulte qui voit, avec beaucoup de tendresse, quelques rides creuser le visage de sa mère vieillissante. Il est fort et déjà il s'inquiète – comme

Flaubert, qui conclut ses lettres par des formules qui disent l'urgence de s'aimer encore : « Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur plein de toi. Mille caresses », ou « Adieu, pauvre mère, je t'embrasse, mille tendresses et mille caresses », et puis « Adieu, pauvre vieille, bon courage toujours. Je t'embrasse comme je t'aime. À toi de tout son cœur, ton fils ». Voilà l'enfant désormais en pleine force de l'âge. Regardez-le : l'échine droite, le pas ferme, le regard sûr. Un type solide. Une femme de caractère. Quelle illusion ! Les monstres et les fantômes de l'enfance n'existent pas. La peur n'est alors qu'un fantasme. Mais la folie des adultes, lorsqu'elle lâche ses chiens, est bien réelle, dangereuse et meurtrière. Et c'est une fois de plus auprès de sa mère que l'adulte, comme l'enfant d'autrefois, cherche de l'aide, un réconfort, une protection. Le poète et écrivain André Bréval, dans l'enfer des tranchées de la Première Guerre mondiale, trace à la lumière débile et malade d'une lampe à pétrole quelques vers qu'il adresse à sa mère, comme une prière :

*Je pense à toi qui n'as pas de vérité feinte,
Je pense à toi qui dois m'attendre impatiente,
Je pense à toi plus chère encore dans l'attente,
Ô ma maman, je crois en toi, ma bonne sainte.*

Combien d'invocations ainsi murmurées sous les orages d'acier par des guerriers redevenus soudain de tout petits enfants, roulés en boule dans la glaise en attendant la mort ?

C'est une petite vieille, un peu perdue dans sa mémoire. La silhouette légèrement voûtée, elle est fragile et désarmée. Il la prend par le bras, s'étonne peut-être de sa maigreur. La petite vieille titube et chancelle, maladroitement, comme si toutes ces années pesant sur ses épaules l'entraînaient vers l'avant malgré elle. Il la retient, il est son équilibre. Elle a un peu peur du monde, trop bruyant, trop imprévisible, parfois brutal. Alors, il console, il rassure, il encourage.

La vieille est morte. Le voilà orphelin. Il a trente ans, quarante ans, cinquante ans, peut-être davantage, mais quelle importance ? La douleur est la même. Il n'y a plus personne pour le consoler et le comprendre vraiment. Il n'a plus personne à rassurer. Restent les souvenirs. Et la plume.

Ainsi, en avril 1974, Georges Simenon écrit-il une lettre à sa mère presque trois ans après son décès. Une très longue lettre où il revient sur les rapports pour le moins conflictuels qui les opposaient l'un à l'autre, avant de conclure : « On avait fait ta toilette. Tu étais belle. Tu étais royale, impériale, sur ton petit lit, et nous n'étions autour de toi que des humains avec toutes leurs hésitations, leurs petits problèmes et leurs angoisses.

Tu avais dépassé tout ça et tu nous dominais de ton immobilité figée. J'ai continué à penser. J'ai continué à essayer de te comprendre. Et j'ai compris que, toute ta vie, tu as été bonne.

Entre nous, avec nous, ce n'était pas de la bonté, c'était de l'amour maternel. »

La disparition d'une mère est parfois si insupportable que l'on continue de lui parler comme si elle était encore là, à l'image de Vassili Grossman. En 1950, il s'adresse à elle, décédée neuf ans plus tôt : « Durant ces neuf années, tant de choses se sont accumulées dans mon cœur que j'ai décidé de t'écrire, de te parler et, bien sûr, de me plaindre, car au fond il n'y a que toi que mes chagrins intéressent, les autres n'en ont rien à faire. »

Et ceci, en 1961 : « Toi et moi, nous ne faisons qu'un, tu es l'être qui m'est le plus proche. Tant que je vis, tu vivras. Quand je serai mort, tu vivras encore dans le livre que je t'ai consacré [...]. » L'écrivain offrait ainsi l'immortalité à celle qui lui avait donné la vie.

VASSILI GROSSMAN
(1905-1964)

« *Il n’y a que toi que mes chagrins intéressent... »*

On dit de lui qu’il a été le Primo Levi russe. Ukrainien, plutôt : Vassili Grossman est né en décembre 1905 à Berditchev dans une famille d’intellectuels juifs qui ne parlent pas le yiddish et n’attachent aucune importance à la religion. Sa mère, Ekaterina Savelievna, est professeur de français. Une femme intelligente et douce qui souvent, le soir, lit à son petit garçon des histoires à voix haute, lui transmettant ainsi le goût de la littérature. En 1929, il décroche un diplôme d’ingénieur chimiste. En 1932, il divorce de celle qu’il a épousée quatre ans plus tôt. Peu à peu, il abandonne son métier de chimiste pour se consacrer à l’écriture, encouragé par Maxime Gorki, écrivain de talent, sans doute, mais serviteur zélé du régime du « petit père des peuples ». Le 22 juin 1941, l’armée allemande envahit l’URSS. Grossman se porte alors volontaire pour le front et devient correspondant de guerre. Il participe aux principales batailles, frôle la mort. Il est à Stalingrad – dont le martyre lui inspirera les plus belles pages de *Vie et destin*, son œuvre majeure –, puis entre

en Allemagne dans le sillage des chars de l’Armée rouge. Il découvre l’horreur des camps de la mort nazis, qu’il raconte dans *L’Enfer de Treblinka* – utilisé comme témoignage lors du procès de Nuremberg – et rassemble avec une obstination farouche les preuves des massacres de civils juifs. Ces éléments serviront plus tard à écrire, avec Ilya Ehrenbourg, *Le Livre noir*, un récit chiffré de l’extermination des juifs d’Union soviétique par les nazis.

En 1945, il est l’un des premiers journalistes à entrer dans Berlin. La capitale du III^e Reich, ravagée par les combats, n’est plus que l’ombre d’elle-même et les ruines se dressent comme des pierres tombales : la guerre est finie. Un an plus tôt, en 1944, Vassili Grossman a appris les circonstances de la mort de sa mère. Les voici.

Le 7 juillet 1941, l’armée allemande entre, victorieuse, dans Berditchev, où vivent environ trente mille juifs. Le processus de la solution finale est aussitôt enclenché : les juifs sont parqués dans un ghetto, privés de leurs droits, marqués de l’étoile jaune. Les SS et les bourreaux des

Einsatzgruppen ne perdent pas de temps : en quelques semaines, la communauté juive de la ville est assassinée. Les hommes jeunes, d'abord. Puis les vieux, les femmes et les enfants sont rassemblés à l'aube du 15 septembre et tués, par groupes de quelques dizaines de personnes, les jours suivants. Abattus d'une balle dans la nuque, fusillés à bout portant, massacrés. Les corps sont jetés les uns sur les autres

dans une fosse commune. On estime que, sur les quelque trente mille juifs de Berditchev, moins d'une quinzaine ont survécu...

Vassili Grossman meurt à Moscou en 1964, victime d'un cancer. Ses proches découvrent alors dans ses papiers personnels deux lettres destinées à sa mère. La première a été écrite en 1950, neuf ans après la mort d'Ekaterina Savelievna.

* * *

Chère maman,

J'ai appris ta mort en hiver 1944. En arrivant à Berditchev, je suis entré dans la maison où tu habitais et d'où étaient partis tante Aniouta, oncle David et Natacha. Je compris aussitôt que tu n'étais plus de ce monde. Mon cœur l'avait senti, d'ailleurs, dès 1941. Une nuit, au front, j'avais fait un rêve. J'entrais dans une chambre qui ne pouvait être que la tienne et je voyais ton fauteuil vide tout en sachant que tu y avais dormi. Le châle avec lequel tu te couvrais les jambes retombait jusqu'au sol. Longtemps, je restai les yeux rivés sur ce fauteuil et, m'éveillant, je sus que tu n'étais plus. J'ignorais toutefois quelle mort terrible avait été la tienne, je ne l'ai appris qu'à Berditchev, en interrogeant les gens qui étaient au courant de l'exécution de masse du 15 septembre 1941. Des dizaines, peut-être même des centaines de fois, j'ai essayé d'imaginer ta mort, ta marche vers la mort, j'ai essayé de visualiser l'homme qui t'a tuée. Il était le dernier à t'avoir vue. Je sais que pendant tout ce temps tu as beaucoup pensé à moi.

Cela fait plus de neuf ans que je ne t'écris plus de lettres, que je ne te raconte plus ma vie ni mon travail. Durant ces neuf années, tant de choses se sont accumulées dans mon cœur que j'ai décidé de t'écrire, de te parler et, bien sûr, de me plaindre, car au fond il n'y a que toi que mes chagrins intéressent, les autres n'en ont rien à faire.

